

## Recherches sociographiques



Julien BIGRAS et Jacques FERRON, *Le désarroi*

Jean-Marcel Paquette

---

Volume 31, numéro 1, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056500ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056500ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Paquette, J.-M. (1990). Compte rendu de [Julien BIGRAS et Jacques FERRON, *Le désarroi*]. *Recherches sociographiques*, 31(1), 110–111.

<https://doi.org/10.7202/056500ar>

fixées, Denise Lemieux et Lucie Mercier nous présentent un ouvrage qui ne s'adresse pas seulement aux spécialistes et qui aura l'heur de plaire à un grand nombre de lecteurs curieux de mieux connaître ce qu'ont vécu leurs mères et leurs aïeules.

Andrée LÉVESQUE

*Département d'histoire,  
Université McGill.*

Julien BIGRAS et Jacques FERRON, *Le désarroi*, Montréal, V.L.B., 1988, 176 p.

Ce si beau titre, qui pourrait être celui d'un roman ou d'un ouvrage follement intimiste, désigne en réalité la correspondance qu'échangèrent pendant une courte année, sans jamais se rencontrer, deux médecins-auteurs : l'un, psychanalyste, et l'autre, généraliste. Quatorze missives du premier, du 8 mars 1981 au 30 avril 1983, répondent aux treize du second, du 13 février 1981 au 21 avril 1982. L'aventure est assez singulière dans nos lettres pour qu'elle mérite d'être signalée. Après le décès du docteur Ferron, le 22 avril 1985, c'est sous l'initiative du docteur Bigras et un peu sous sa responsabilité que paraît leur échange épistolaire, augmenté par lui d'une préface justificative et de cinq annexes dont on ne sait pas très bien ce qu'elles apportent. Deux d'entre elles reprennent des textes de Ferron déjà publiés et les trois autres sont des extraits d'un livre de Bigras en cours de rédaction, auquel il fait quelques allusions dans ses lettres. Julien Bigras devait décéder en juin 1989.

On sait déjà le rôle que devra jouer la correspondance dans l'œuvre de Ferron : épistolier hors pair, il affirmera qu'elle a été (notamment avec sa famille, dans sa jeunesse) sa « véritable école d'écriture ». Il est cependant beaucoup trop tôt, à mon avis, pour procéder à la publication systématique et intégrale de sa vaste correspondance. Mais un jour viendra où elle nous apparaîtra comme l'équivalent, en importance, de celle de Voltaire. Déjà l'éditeur V.L.B. a lancé en 1985 la correspondance « publique » de Ferron sous le titre de *Lettres aux journaux*. C'était suffisant pour allécher quiconque se plaît au style éblouissant de ce conteur unique. Mais voilà que cette correspondance « privée » dans *Le désarroi* esquisse ce que pourra être un jour l'intégrale de son œuvre épistolaire. Elle dessine d'ores et déjà par traits vifs une personne d'une infinie tendresse, attentif à l'autre au-delà de ses propres forces, et d'une fidélité sans égale dans l'amitié. Autrement dit : l'envers du polémiste acerbe que nous avaient imposé ses nombreuses et violentes sorties.

Quant aux textes de Bigras, ils nous font découvrir un homme déjà célèbre en Europe pour ses succès de librairie dans le domaine de la psychanalyse. Sa participation ici n'est peut-être pas des plus « scientifiques » (on ne sait, en effet, lequel des deux médecins est « le plus » au désarroi dans cette confrontation) ; elle sert du moins de révélateur pour mieux nous faire entendre la voix la plus haute de cette partition pour le moins originale.

Il faut donc saluer la parution de cette correspondance comme un avant-goût de ce qui nous est réservé de plaisirs inattendus lorsqu'arriveront enfin les autres tranches de l'œuvre épistolaire de celui que d'aucuns considèrent déjà comme le plus grand de nos écrivains.

Jean-Marcel PAQUETTE

*Département des littératures,  
Université Laval.*

---

Eugène BUISSIÈRE, *Réminiscences dans l'élan du renouveau*, Montréal, Pierre-Tisseyre, 1988, 594 p.

Pour le spécialiste, le nom d'Eugène Buissière est d'abord associé aux premières années de l'École des sciences sociales de l'Université Laval où il a été titulaire de la chaire de culture populaire, mais, comme il le note lui-même, «les carrières successives qu'[il] a remplies [lui] donnent parfois l'impression d'avoir vécu plusieurs vies». (P. xiv.) Il a été directeur de l'Éducation des adultes de l'Unesco à Paris, directeur de la Citoyenneté canadienne et directeur adjoint du Conseil des arts à Ottawa, enfin Consul général du Canada à Marseille et à Monaco. Dans ces mémoires, l'auteur, né en 1910, raconte sa vie, de l'enfance heureuse au Lac-Saint-Jean jusqu'à la retraite, d'abord à Vence dans le sud de la France et maintenant au Québec et en Floride; il décrit avec finesse et humour les principaux moments de sa vie publique et privée, et trace le portrait de ceux qu'il a côtoyés. Il s'agit de l'histoire «particulièrement étoffée», et à plus d'un égard exceptionnelle, du «p'tit gars de Normandin» dont le destin a été transformé par la rencontre du père Lévesque à la fin des années 1930.

Pour qui s'intéresse à l'histoire sociale et culturelle du Québec et du Canada, le témoignage de Buissière est précieux par l'information qu'il fournit sur deux institutions auxquelles il a été étroitement lié avec le père Lévesque: la Faculté des sciences sociales et le Conseil des arts du Canada. Le chapitre intitulé «Au service de la coopération et de l'éducation populaire» est une excellente synthèse des diverses activités para-universitaires de la Faculté: la revue *Ensemble!*, le calendrier Co-op, les émissions radiophoniques *Préparons l'avenir!*, les cours par correspondance sur la coopération, le camp Laquemac, le Service extérieur d'éducation sociale, etc. De quoi nous rendre nostalgiques! L'auteur n'hésite pas à affirmer que «c'est par cette action extérieure de même que, bien sûr, par la personnalité exceptionnelle de son directeur, que l'École put avoir dès sa naissance un rayonnement qui dépassa vite les frontières de sa petite circonscription et qui fut presque aussitôt répercuté jusqu'à l'étranger». (P. 161.) On comprend dès lors que ce pionnier de l'éducation populaire soit critique des modifications survenues à la Faculté et qu'il déplore «le scientisme qui a envahi les sciences sociales [et] leur a fait perdre le climat d'ardeur qui avait régné à leur début et qui avait été le ferment d'une transformation des attitudes et des orientations du Québec». (P. 244.)

Des réalisations du Conseil des arts, Buissière se montre aussi très fier: aide aux organisations nationales de qualité, programme de bourses pour des études supérieures